Ce document a été mis en ligne par l'organisme FormaV®.

Toute reproduction, représentation ou diffusion, même partielle, sans autorisation préalable, est strictement interdite.

Pour consulter tous nos sujets d'annales et corrigés du Bac Général HGGSP + HLP, veuillez visiter :
bac-hggsp-hlp.fr/annales-sujets-et-corriges

BACCALAURÉAT GÉNÉRAL • CORRIGÉ DÉTAILLÉ

Humanités, littérature et philosophie

Session 2022 • Amérique du Sud • Jour 1

Code sujet **22-HLPJ1AS1** 4 heures

Proposition de corrigé pédagogique • FormaV

Se repérer dans le corrigé

Sujet 1 — Les émois de l’amour naissant et l’expression du sentiment amoureux
2 réponses • sujet p. 2–2

Sujet 2 — La vision de la nature et le rôle de la littérature dans sa reconnaissance
2 réponses • sujet p. 3–4

Les numéros, parties et pages renvoient au sujet original. Chaque réponse rappelle la consigne, explique la démarche et donne le résultat.

Sujet 1

20 points

Les émois de l’amour naissant et l’expression du sentiment amoureux

Interprétation littéraire

Question Première partie

Sujet p. 2

> Comment Albert Cohen rend-il compte des émois de l’amour naissant ?

Interprétation littéraire — Comment Albert Cohen rend-il compte des émois de l’amour naissant ?

Dans cet extrait de *Belle du Seigneur*, Albert Cohen évoque la passion de Solal et d’Ariane à travers le regard amoureux, les joies quotidiennes des amants et leur difficulté à se séparer. L’amour apparaît comme un émerveillement qui transforme les gestes ordinaires, mais aussi comme une expérience sensuelle et exclusive. Comment l’écriture rend-elle perceptible cette intensité ? Le texte célèbre d’abord la beauté d’Ariane, puis la complicité du couple, avant de faire sentir une passion qui tend à la fusion.

Au début du passage, lignes 1 à 6, Ariane est décrite à travers le regard fasciné de son amant. La reprise de son prénom — « Ariane » — scande la longue phrase et donne l’impression que l’attention revient continuellement vers elle. L’énumération suit les détails de son apparence, de la « robe de lin blanc » à son visage, ses lèvres, son nez, sa marche et ses seins : le regard amoureux semble ne pouvoir s’arrêter sur un seul trait. Les expressions « forme de déesse » et « visage aigu d’archange » idéalisent Ariane et la parent de beauté surnaturelle. Cette figure admirée reste pourtant vivante et concrète : elle se retourne, accourt, puis s’apprête à lui demander s’il l’aime. La description associe ainsi l’admiration à l’attente inquiète d’une parole rassurante.

Des lignes 7 à 12, le texte célèbre les plaisirs partagés. L’exclamation « Ô joies, toutes leurs joies » et la répétition du mot « joie » donnent au récit une tonalité lyrique et enthousiaste. Sortir ensemble, aller au cinéma ou se serrer la main dans l’obscurité deviennent des moments précieux. Les propositions reliées par de nombreux « et » prolongent la phrase et créent un mouvement d’abondance, comme si les plaisirs s’ajoutaient sans fin. La relation se nourrit aussi d’une complicité secrète : les amants se regardent « devant les autres » et savent qu’ils sont liés alors que ceux qui les entourent l’ignorent. Le bonheur du couple semble même rayonner sur son entourage : l’affirmation que « les vieux souffraient de tant d’amour et de beauté » exagère avec humour l’éclat des amants.

Enfin, des lignes 13 à 20, l’amour est présenté dans ses dimensions sensuelle et presque sacrée. L’expression « religieuse d’amour » associe la passion à une forme de culte, tandis que le vocabulaire valorisant appliqué au corps d’Ariane prolonge son idéalisation. Le désir est cependant réciproque : elle « aimait lui donner » et se perd dans la douceur partagée. Les appels à trois heures du matin montrent combien les amants ont besoin de dire et d’entendre qu’ils s’aiment. La répétition des raccompagnements, puis celle de « ne pouvaient pas », traduit leur incapacité à mettre fin à leurs rencontres. La phrase accumulative donne à cette succession un effet d’insistance et semble retarder la séparation. Enfin, le « vaste lit » et les paroles d’Ariane — « personne avant lui et personne après lui » — expriment le désir d’un amour unique et absolu. Les larmes de joie concluent le passage en réunissant émotion et sensualité.

Ainsi, Cohen rend les émois amoureux sensibles par une écriture d’accumulation : répétitions, énumérations, exclamations et phrases prolongées donnent forme à une passion qui déborde. Ariane est à la fois idéalisée et décrite dans ses gestes, les occupations les plus simples deviennent des joies exceptionnelles, et les amants semblent incapables de se quitter. L’amour naissant apparaît comme une intensité renouvelée, faite d’émerveillement, de désir et de besoin de l’autre.

RÉPONSE À RETENIR

Par les répétitions, les énumérations, les exclamations et les longues phrases, Cohen fait sentir l'intensité débordante de la passion. Le regard amoureux idéalise Ariane, tandis que les gestes ordinaires deviennent des joies exceptionnelles grâce à la complicité secrète du couple. Les appels nocturnes, les raccompagnements répétés et leur incapacité à se quitter donnent enfin à cet amour une dimension sensuelle, réciproque et exclusive.

Essai philosophique

Question Deuxième partie

Sujet p. 2

> Le langage permet-il d'exprimer le sentiment amoureux ?

Essai philosophique — Le langage permet-il d'exprimer le sentiment amoureux ?

Aimer, c'est éprouver un sentiment qui engage profondément la personne et qui peut se manifester par des paroles, des pensées et des gestes. Pourtant, dire « je t'aime » ne garantit pas que l'autre comprenne exactement ce que l'on ressent. Le langage permet-il véritablement d'exprimer le sentiment amoureux, ou celui-ci demeure-t-il trop singulier pour être traduit en mots ? Il faut distinguer le fait de rendre un sentiment communicable de celui de le reproduire parfaitement chez autrui. Le langage rend possible l'expression et le partage de l'amour, mais ne peut en épuiser toute la réalité ; son efficacité dépend aussi de la relation et de l'interprétation de l'autre.

D'abord, le langage permet de donner une forme au sentiment amoureux. Tant qu'il demeure intérieur, il peut être difficile de le reconnaître et de le distinguer d'une émotion passagère ou d'un désir confus. Le nommer, le raconter ou le déclarer aide celui qui l'éprouve à l'assumer. Dire à quelqu'un que l'on l'aime ne consiste pas seulement à décrire un état intérieur : c'est aussi s'adresser à lui, lui faire une place dans sa vie et, selon les circonstances, prendre un engagement. La parole amoureuse agit donc sur la relation. Elle peut rassurer, demander une réponse, exprimer un désir de proximité ou rompre un silence. Elle permet également de partager des souvenirs et des projets, et ainsi de construire une histoire commune. Sans langage, on pourrait éprouver l'amour, mais il serait plus difficile de le déclarer, de l'expliquer et de le faire reconnaître par l'autre.

Cependant, aucun mot ne transmet directement une expérience intérieure. Les mots ont un sens partagé, tandis que chaque amour est vécu de manière singulière. La formule « je t'aime » peut exprimer la tendresse, le désir, l'admiration ou un attachement durable ; à elle seule, elle ne précise ni ce que l'on éprouve exactement ni ce que l'on attend de l'autre. De plus, les paroles peuvent être mal comprises, sembler insuffisantes ou ne pas être crues. Une déclaration ne prouve pas à elle seule la sincérité : les actes, la constance et l'attention comptent aussi. Le sentiment amoureux comporte des dimensions corporelles et affectives — un regard, une présence, un geste, une émotion difficile à maîtriser — qui ne se laissent pas entièrement convertir en discours. Il existe donc un écart entre l'expérience vécue et sa formulation. Cet écart n'interdit pas la communication, mais il empêche de confondre exprimer un sentiment avec le faire éprouver à l'identique.

Pour autant, les limites du langage ne le rendent pas inutile. La poésie, les images et les comparaisons permettent d'approcher ce qui se dit difficilement. La métaphore ne fournit pas une définition objective de l'amour ; elle propose une manière de faire saisir une intensité, une attente ou une vulnérabilité. Les répétitions et les mots insistants peuvent eux aussi traduire le besoin d'être rassuré et de s'assurer que l'on est aimé. Mais les paroles prennent pleinement sens dans une relation : elles sont entendues et interprétées par une personne particulière, dans une situation particulière. Un silence peut signifier l'émotion ou le retrait ;

un même mot peut rassurer ou blesser selon le contexte. Parler de l'amour implique ainsi une écoute et une réponse, et non la seule formulation d'une déclaration. Les gestes et les actes complètent la parole, tandis que celle-ci peut contribuer à éclairer leur sens.

En définitive, le langage permet bien d'exprimer le sentiment amoureux si l'on entend par là le rendre partageable et entrer en relation avec l'autre. Il ne peut toutefois en donner une traduction exhaustive ni garantir une compréhension parfaite. Les mots ouvrent un échange ; ils ne remplacent ni l'expérience vécue ni les signes concrets de l'amour. Il ne faut donc ni se taire au motif que les mots seraient toujours insuffisants, ni croire qu'une déclaration résume tout : aimer, c'est aussi chercher, par la parole et par les actes, à se faire comprendre.

> **RÉPONSE À RETENIR**
>
> Le langage permet d'exprimer l'amour en le nommant, en le déclarant et en construisant un échange avec l'être aimé. Mais il ne reproduit pas exactement l'expérience intérieure : les mots restent généraux, peuvent être mal compris et ne remplacent ni les gestes ni les actes. Il rend donc le sentiment partageable sans l'épuiser ; la parole amoureuse prend son sens dans une relation, avec l'écoute et la réponse de l'autre.

Sujet 2

20 points

La vision de la nature et le rôle de la littérature dans sa reconnaissance

Interprétation philosophique

Question Première partie

Sujet p. 3, 4

> Quelle vision de la nature, selon l'auteur, est à l'origine de ce qu'il désigne comme une catastrophe écologique ?

Démarche. Il faut repérer la conception de la nature que l'auteur critique, puis montrer comment elle conduit à traiter les vivants et les milieux comme des objets soumis aux intérêts humains. Enfin, on distingue cette vision de celle qu'il défend : une nature dont la valeur ne dépend pas de son utilité pour l'être humain.

Analyse. Aux lignes 1 à 15 de la page 3, Aurélien Barrau part de la souffrance et de la conscience des animaux : les humains savent qu'ils éprouvent la peur, mais continuent de les « décimer ». Le contraste entre ce savoir et les pratiques humaines révèle une contradiction morale. Surtout, les animaux sont traités « comme des choses » (l. 12) : ils sont privés de considération propre et réduits à des objets que l'on peut exploiter ou détruire. La formule polémique « crime contre la vie » (l. 6) désigne cette violence à grande échelle.

Barrau étend ensuite sa critique à la conception de la nature dans son ensemble. Aux lignes 16 à 22, celle-ci est pensée selon ce qu'elle « rapporte » et ce qu'elle nous « dispense » : elle n'est évaluée qu'en fonction des bénéfices qu'en tirent les humains. Les lieux sont vus comme étant « à disposition » et l'écosystème comme une « simple ressource ». C'est donc une vision *instrumentale* et *anthropocentrée* : l'être humain se place au centre, comme si le reste du vivant n'avait de valeur qu'en tant que moyen de satisfaire ses besoins.

L'auteur oppose explicitement à cette conception l'idée que la nature vaut « pour ce qu'elle est et non pas pour ce qu'elle nous donne » (l. 21-22). Le monde existe indépendamment du confort humain et la disparition massive des espèces est catastrophique en elle-même, pas seulement parce qu'elle menace les humains (l. 22-27). La « loi du plus fort » (l. 26-27) justifie une domination moralement indéfendable, qui finit aussi par se retourner contre celui qui l'exerce.

Cette logique de maîtrise demeure présente même dans certaines mesures de protection. Barrau accueille comme une piste les droits accordés à des rivières ou à des forêts, tout en avertissant qu'ils ne doivent pas être une « simple poudre aux yeux » (l. 28-34). Il critique aussi les parcs nationaux lorsqu'ils donnent à croire que la nature serait séparée du monde humain et n'aurait de place que dans des espaces délimités et contrôlés, sortes de « parcs d'attractions » (l. 35-41, page 3, puis l. 1, page 4). Il ne condamne donc pas nécessairement toute protection : il dénonce une conception qui maintient l'humain en position de propriétaire et de maître.

La réponse proposée porte finalement sur une transformation des valeurs. À la page 4, lignes 2 à 5, l'auteur appelle à un « ascétisme tendanciel » matériel, notamment dans les pays riches : il s'agit de réapprendre à limiter la consommation et de modifier notre rapport au vivant.

RÉPONSE À RETENIR

Selon Aurélien Barrau, la catastrophe écologique trouve sa source dans une vision anthropocentrée et utilitariste de la nature : les animaux et les milieux sont considérés comme des choses ou des ressources disponibles, dont la valeur se mesure à leur utilité pour les humains. Cette représentation autorise leur exploitation et leur destruction, et maintient l'idée que l'humain peut isoler et contrôler la nature. L'auteur lui oppose la reconnaissance d'une valeur propre du monde vivant, indépendamment de son utilité, ainsi qu'une mutation de nos valeurs et de nos pratiques.

Essai littéraire

Question Deuxième partie

Sujet p. 3, 4

Quel rôle vous semble jouer la littérature dans la reconnaissance de l'importance de la nature en elle-même et pour elle-même ?

Essai littéraire

La nature a souvent été décrite comme un décor, une réserve de ressources ou le cadre des aventures humaines. Pourtant, elle existe aussi indépendamment de nous : les animaux, les plantes et les milieux ont leur propre réalité, et leur disparition constitue une perte qui ne se réduit pas aux conséquences qu'elle pourrait avoir pour notre confort. La littérature peut-elle nous aider à reconnaître cette importance de la nature en elle-même et pour elle-même ? Elle le peut, d'abord en nous apprenant à regarder attentivement le vivant, puis en élargissant notre sensibilité au-delà de l'expérience humaine. Mais son pouvoir n'est pas automatique : la nature peut aussi y rester un décor ou un instrument au service des personnages.

En premier lieu, la littérature rend perceptible ce que l'habitude ou l'exploitation nous empêchent de voir. Une description littéraire peut s'attarder sur la diversité des formes, des mouvements et des rythmes naturels, au lieu de ne retenir d'un lieu que son utilité. Dans les *Rêveries du promeneur solitaire*, notamment la « Cinquième promenade », Rousseau évoque ses séjours sur l'île de Saint-Pierre et la contemplation de son environnement. L'écriture fait place aux sensations, aux promenades et à l'observation du monde naturel. Le paysage n'est pas seulement évalué comme une ressource : il devient un milieu vivant auquel l'attention peut s'attacher. Cette expérience reste liée à la sensibilité du narrateur, mais elle invite le lecteur à faire lui-même l'expérience d'un regard moins pressé et moins prédateur.

La littérature peut également déplacer notre point de vue en donnant une présence sensible aux êtres non humains. Le lecteur est alors conduit à imaginer leurs perceptions et leurs vulnérabilités, plutôt qu'à les considérer comme de simples objets. Dans *Croc-Blanc*, Jack London construit un récit où l'animal occupe une place centrale et où son existence est racontée à travers les épreuves qu'il traverse. Le roman ne transforme pas pour autant un animal réel en porte-parole transparent : il s'agit d'une représentation littéraire. Mais cette représentation peut faire naître une attention et une compassion qui franchissent la frontière entre l'humain et l'animal. Elle rappelle que la vie animale ne se réduit pas à l'usage que les humains peuvent en faire.

En outre, les récits peuvent donner à comprendre que la destruction d'un milieu est une perte en elle-même. Dans *L'Homme qui plantait des arbres*, Jean Giono raconte comment l'action persévérante d'un personnage contribue à faire renaître un paysage dégradé. Le récit rend visible le lien entre les arbres, les sols, l'eau et les formes de vie qui se développent dans un milieu. Il montre qu'un lieu ne se résume pas à une matière disponible : il constitue un ensemble dont les transformations comptent. Certes, l'histoire met aussi en avant les effets bénéfiques de cette renaissance pour des communautés humaines. Mais elle peut conduire le lecteur à s'intéresser à la restauration du vivant elle-même et au temps long nécessaire à sa croissance.

Il faut toutefois reconnaître que la littérature ne défend pas toujours la nature pour elle-même. Un paysage peut servir à refléter les sentiments d'un personnage, à créer une atmosphère ou à fournir un cadre à l'action. Dans « Le Lac » de Lamartine, par exemple, le paysage est étroitement associé à la mémoire amoureuse et à la fuite du temps. Cette association ne rend pas le poème insignifiant pour notre rapport à la nature ; elle montre plutôt que la littérature exprime souvent le monde naturel à travers une expérience humaine. De même, une œuvre qui invite à aimer un paysage parce qu'il est beau ou bénéfique peut encore laisser de côté sa valeur propre. Le lecteur doit donc pouvoir dépasser l'usage symbolique ou sentimental de la nature et entendre ce que les textes donnent à percevoir du vivant au-delà des intérêts humains.

Enfin, la littérature peut modifier les valeurs en donnant une forme mémorable à des réalités que l'on préfère ne pas voir : la souffrance animale, la destruction des milieux ou la fragilité d'un écosystème. Elle ne remplace ni les connaissances scientifiques ni les décisions politiques, et une émotion de lecture ne suffit pas à faire cesser les atteintes au vivant. Mais elle peut préparer un changement de regard : ce que l'on a appris à percevoir comme singulier et vulnérable devient plus difficile à traiter comme une chose interchangeable.

Ainsi, la littérature contribue à reconnaître l'importance de la nature en elle-même et pour elle-même lorsqu'elle éveille l'attention, élargit la compassion aux vivants non humains et rend sensible la valeur des milieux. Elle ne le fait pas systématiquement : la nature peut demeurer un décor ou être ramenée à l'expérience humaine. Son rôle n'est donc pas de fournir à elle seule une solution écologique, mais de rendre possible une autre manière de voir, préalable précieux à une transformation de nos conduites et de nos valeurs.

> **RÉPONSE À RETENIR**
>
> La littérature peut faire reconnaître la valeur propre de la nature en nous apprenant à mieux la voir, en donnant une présence sensible aux êtres non humains et en nous faisant éprouver la perte des milieux vivants. Elle ne garantit pas à elle seule un changement de comportement, et la nature y sert parfois de décor ou de symbole humain. Son apport essentiel est de déplacer notre regard afin que le vivant ne soit plus réduit à une ressource ou à un instrument.

Sujet : https://www.sujetdebac.fr/annales-pdf/2022/spe-humanites-litterature-philo-2022-amerique-sud-1-sujet-officiel.pdf
© FormaV EI • Proposition de correction, distincte d'un corrigé officiel.

Copyright © 2027 FormaV®. Tous droits réservés.

FormaV® est une marque déposée auprès de l'INPI sous le numéro 5227897.

Ce document a été élaboré par FormaV® avec le plus grand soin afin d'accompagner chaque apprenant vers la réussite de ses examens. Son contenu (textes, graphiques, méthodologies, tableaux, exercices, concepts, mises en forme) constitue une œuvre protégée par le droit d'auteur.

Toute copie, partage, reproduction, diffusion ou mise à disposition, même partielle, gratuite ou payante, est strictement interdite sans accord préalable et écrit de FormaV®, conformément aux articles L.111-1 et suivants du Code de la propriété intellectuelle. Dans une logique anti-plagiat, FormaV® se réserve le droit de vérifier toute utilisation illicite, y compris sur les plateformes en ligne ou sites tiers.

En utilisant ce document, vous vous engagez à respecter ces règles et à préserver l'intégrité du travail fourni. La consultation de ce document est strictement personnelle.

Merci de respecter le travail accompli afin de permettre la création continue de ressources pédagogiques fiables et accessibles.